

« Mains coupées, j'aurais apporté des fleurs avec mes moignons » V. Leduc

VALE POHER

C'est de ma faute. Je n'aurais jamais dû accepter. Cette bague, puis cette montre, ce bracelet. Ces parures n'ont rien à voir avec moi. Tu le savais. Moi aussi. J'ai accepté pourtant. Et maintenant de quoi j'ai l'air. De rien. Sans ma main. Ils me l'ont tranchée.

Des parures. Pour moi. Toutes ces parures. Et puis j'aurais pas dû te toucher. J'ai cru. Tout avait l'air possible. Et puis ces parures. Tu m'achètes. J'y ai cru.

Je me rachète. Le souffle coupé, je ne sens plus mes membres. Un courant d'air. J'ai cru que je pouvais. Tu n'es qu'un mirage, un de plus. Tu m'enchaînes. Des parures !

À la chaîne, j'ai perdu ma main. Arrachée dans l'engrenage. Les machines l'emportent au loin. Ma main broyée contre des bouteilles sans capuchon. J'ai mal. Un mirage. Je voulais juste te toucher. J'ai perdu la main. Je ne sais plus comment il faut s'y prendre. Je reste là avec mes moignons. Je te répugne. Mes moignons. Tu n'es qu'un mirage, moi l'arbre coupé au printemps par erreur, par punition.

Qu'est-ce que je vais faire de mes mains ?

Mes doigts glissent sur la corde raide. Je ferme les yeux. Je m'invente un monde où tout n'est que mirage. Mes moignons ne m'effraient pas. Je suis libre. Des fleurs dans les miasmes.

Ma 1^{ère} moto neuve

JEAN JEAN MOTO

Cette route, je la connais par cœur
Dix-sept kilomètres cinq cents
Pour aller chez mes grand-parents
Ce matin, j'ai laissé la 125 au garage
J'ai pris ma 750
Ma 750 VFR
Elle est en rodage
Elle est neuve
Elle est belle

Hier, j'ai essayé ma VFR
Cette moto elle est vraiment puissante
Et la route je la reconnaissais plus
Pas question de se coucher sur la selle pour gagner du temps
Il m'a fallu me rendre à l'évidence
Il m'a fallu rendre la main
Couper les gaz...

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

<http://www.bleton.com/acd>

© Ambition chocolatée et déconfiture, 2001

ACD

REVUE LITTÉRAIRE



La main coupée

Numéro 20
JANVIER 2001

GUDULE DELUXE.....Illustration de couverture
LE THÉOLOGEN DES DOLOMITES.....Fétichisme
ANTON OTTERO.....Aux environs de l'amour
STEPH'HELP'F.....Les bras de mer
LA FANETTE.....Blanc comme le dimanche
BAAL.....Soleil sou coupé
AZ.....La main coupée
DARX LE HIBOU.....Fleur d'orage
FRÉDO LAGACHE.....Affaire classée, avec fracas et pertes
LA SOUCHE.....Recette bretonne
VALE POHER.....Mains coupées, j'aurais apporté des fleurs avec mes moignons
JEAN JEAN MOTO.....Ma 1^{ère} moto neuve

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

Fétichisme

LE THÉOLOGEN DES DOLOMITES

Mon Amour
je ne veux garder de toi que la présence inerte
de tes mains ensanglantées
Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir du reste de ton corps
Je les conserverai dans une vitrine réfrigérée
posées sur un morceau de velours noir
Je pourrai les contempler, les toucher et même
me caresser

Pourquoi t'es-tu réfugiée dans un coin de ma salle de bain
Pourquoi jettes-tu sur tes moignons
ce regard
où aux larmes se mêlent la peur et la douleur
Pourtant je t'ai demandé
la permission
et tu m'as répondu que oui
Alors j'ai tranché

Silence mon Amour
Je ne voudrais pas être obligé
d'arracher à ta bouche impure
la langue puis les lèvres
Seules tes mains me conviennent pour
me branler

Mais où vas-tu
Dans ma chambre
Reste tranquille

Non je ne veux pas t'étrangler
juste te frapper
Mais je veux que le premier coup porte
pour ne pas avoir à cogner encore
et encore

Je me souviens que tu étais belle
et le hachoir t'as enlaidi
Et je ne peux garder de toi
le souvenir précis d'une tranchée rouge
sur ton visage livide
C'est pourquoi je t'ai dépecé, haché et brûlé
Maudite odeur
Les flics sont venus m'arrêter

Aux environs de l'amour

ANTON OTTERO

Dans une clinique, le 14 septembre 1975. La mère de Malik meurt des suites d'un accouchement désastreux. Les médecins n'ont rien pu faire. Malik est orphelin. Le père n'a jamais donné signe de vie. Malik a quatre ans quand il est placé dans une famille d'accueil, dans la région toulousaine. La famille en question est blanche, chrétienne sans plus, et compte déjà deux petits garçons adoptés deux ans plus tôt, lesquels sont roumains et plutôt faciles à vivre. Ils s'entendent bien avec Malik qui se révèle être un garçon sage et discipliné. A l'école, ainsi que le rapporte sa mère adoptive, il est bon en tout. Il aime le travail bien fait, soigne ses devoirs et s'intéresse à la géographie et aux mathématiques. Un jour Malik a déclaré vouloir être aviateur. Ses parents l'ont encouragé dans cette voie. A dix neuf ans, Malik est un garçon bien fait de corps et d'esprit, il prépare son entrée à Sciences Politiques, alterne les compétitions de volley et les préparations studieuses à la bibliothèque. Comme tout garçon de son âge, il pense aussi beaucoup aux filles. Il voudrait plaire à Sabine mais Sabine lui préfère un sportif de haut niveau. Et Lara a été très claire : elle veut rester vierge jusqu'à son mariage. Quant à Marion, elle est indécise, Malik est beau mais son bégaiement le fait passer pour un idiot. Malik bégaié depuis l'âge des premières masturbations. C'est ce qu'en a conclu sa mère qui déteste parler de la sexualité de ses enfants. Malik lui dit qu'elle confond tout, qu'elle dit n'importe quoi et que d'être aussi conne ça le dépasse. Sa mère pleure, c'est la première fois que Malik explose. C'est un début. Ensuite Malik cherche à retrouver son vrai père.

Devant un cinéma, deux filles endimanchées. La première vient d'accepter un emploi dans une banque, tout près de chez elle. La deuxième s'éparpille, vit d'expédients intérimaires. Vanessa et Karine s'entendent bien. Elles veulent un ticket tarif normal pour la séance de vingt heures. Vanessa a prévenu Karine : le caissier est vachement beau. La rencontre est à la hauteur du frisson attendu : le caissier porte en effet un polo noir saillant et se fend d'un sourire qui adoucit son visage. Vanessa demande si c'est pas trop pénible de rester enfermé comme ça dans une cabine. Karine lit sur les lèvres du caissier sa réponse anodine : y faut bien manger. La réponse donne des frissons à Vanessa, ce caissier est vraisemblablement une perle. Vanessa, contrairement à Karine, est une fille entreprenante. Au caissier : ça te dirait de boire un coup avec nous après ton boulot ? Poliment il répond que ce n'est pas possible, son copain vient le chercher en moto. Après la séance (un film d'une heure quarante à l'intrigue insipide), Karine suggère à Vanessa qu'à l'avenir, elles regardent les films à la télévision. Les places sont chères au cinéma.

Un homme d'une trentaine d'années, Fabrice, se plaint à son meilleur ami que les voisins du dessus s'engueulent du soir au matin. Ils ont sans arrêt des mots entre eux et quand ce n'est pas le mari qui se plaint du salon en désordre, c'est la femme qui lance hors de la cuisine des outils domestiques. Et c'est comme ça tout le temps. Et après ? demande l'ami. Après ? Après ils font l'amour et se pardonnent tout. Jusqu'au lendemain. Au restaurant, un couple

de retraités. Alors qu'ils viennent de finir leur assiette de fromages, ils tombent d'accord pour ruminer en silence leurs pensées. Elle. *Depuis combien de temps ne m'as-tu pas touché ? Est-ce qu'au moins je te plais encore ? Tu es toujours dans tes livres, tu ne lèves les yeux que pour t'assurer que la cheminée est garnie à ta convenance. Tu ne m'appelles plus par mon prénom, je suis Mathilde mais tu sembles l'avoir oublié. As-tu déjà songé à te débarrasser de moi ?... Pourquoi as-tu perdu le goût des autres ? Lui. Le service est dégueulasse, c'est pas des serveuses ça, c'est des petites putes à dynamite qui ont le feu aux trousses, c'est pas sorcier de faire standing, surtout avec des prix pareils, la prochaine fois, on se fait une cafétéria, la vieille y verra que du feu. Pas envie de dessert, on prend un café et on fout le camp. Au dessert, la dame demande un sorbet aux trois parfums, son époux sort un cigarillo, il n'a plus faim. La conne*

Une hôtesse de l'air, fatiguée par le décalage horaire. Elle finit un jus d'ananas à la terrasse d'un café, ses collègues font un tour en ville, juste histoire de flâner un peu. L'hôtesse se refait les yeux, réajuste son foulard, ses jambes n'en finissent pas d'étirer leurs promesses. La ville baigne dans un climat lourd et humide, les touristes se traînent dans la rue. La nuit tombée, l'hôtesse se lève et oublie de payer sa consommation. Elle rentre à l'hôtel et s'allonge sur le lit, elle est faible, elle s'endort aussitôt. A son réveil, en sursaut, elle appelle son père, il est huit heures en France. Elle lui demande comment va son cœur, ce que donnent les examens. La voix dans le combiné est sourde, lointaine. Il voudrait revoir sa fille. Elle dit qu'elle fait tout pour être auprès de lui, mais avec les grèves, c'est difficile. Son père qui ne veut embarrasser personne avec ses soucis avoue à sa petite Nathalie chérie : c'est juste que je ne veux pas mourir loin de toi. Nathalie le rassure : tu ne vas pas mourir, papa. Et puis elle raccroche, éteint la lampe et fourre sa tête sous l'oreiller.

A l'occasion d'une fête populaire, Julien, vingt et un ans, perd sa virginité. Il est rassuré. C'est fait, voilà c'est fait. Une bonne chose de faite. Maintenant les vacances. Julien part faire du dériveur avec deux amis sur la côte bretonne. Il aime la mer et le bruit du vent fouettant les voiles. A trois ils payent l'emplacement de la voiture dans le camping et la location du bateau, le tout pour une somme dérisoire. Le soir, ensemble, ils fument des joints et parlent d'un possible amour avec la fille de leurs rêves. Quand il rentre de vacances, Julien déchante. Une plainte est déposée contre lui, il aurait violé une fille dans la nuit du treize au quatorze juillet. La jeune fille refuse de reconnaître *de visu* son agresseur. L'agresseur en question devra s'expliquer dans un commissariat. Julien hésite entre vomir ou se trancher la main.

Une villa dans une banlieue confortable, un homme et une femme. A leur actif ils ont neuf années de vie commune à faire semblant de s'aimer pour de mauvaises raisons. Il est ingénieur mais rêve de ferronnerie à la campagne. Elle est artiste mais son compte en banque est vide. Par hygiène ils font l'amour. Par contrainte ils invitent à dîner leurs beaux-parents. Comme il ne sait pas choisir les vins, les fins de repas sont souvent houleuses. Sinon ils ont rompu les liens avec leurs amis, ils parlent d'acheter une maison à la mer. La vie des autres ne les intéresse pas, ils ont beaucoup à faire au quotidien ; d'un commun accord ils prénomment leurs enfants Souci et Tracas. A la cérémonie du baptême, le prêtre leur souhaite tout le bonheur qu'il convient.

Un vendeur de brochettes, dans la rue. Ses brochettes font le tour du monde. D'un goût extra. Un choix impressionnant de sauces exotiques pour des viandes au top de leur cuisson. Vous allez me goûter ça. Je goûte. Comme j'ai très faim, je ne suis pas très regardant sur la qualité. Vous m'en prenez trois pour le prix de deux, ça c'est la petite fleur du samedi. Je prends les trois brochettes enrobées dans de l'aluminium, ainsi emballées elles restent bien au chaud. Avec du pain et un verre de coca, j'ai mon repas de prêt pour la soirée. Arrivé au troisième étage de mon immeuble, je m'arrête devant la porte de Sophie Gazier. C'est une jeune femme de quarante ans, bien conservée, qui s'est séparé d'un mari volage il y a quelques semaines. Je lui plais assez et elle me plaît juste ce qu'il faut. Je vais lui proposer de manger une brochette avec moi. Je sonne, un homme m'ouvre aussitôt la porte. Il me signifie que Sophie n'a besoin de voir personne en ce

moment, il ajoute : elle est prise. Le mari volage est de retour à la maison. Sans d'autre explication, le type me referme la porte au nez et je regagne, confus, mon appartement. Après avoir retiré mes chaussures je me sers un café juste tiède et je passe ma soirée de la Saint-Sylvestre à regarder d'un œil distrait un documentaire cochon sur les Inuits. Je n'ai pas touché aux brochettes.

Les bras de mère

STEPH' HELP' F

La lune de novembre gonfle l'eau de cette artère ouverte, l'agite, l'endolorit, la tourmente, la menace. C'est juste avant les premiers froids, et l'eau file de plus en plus vite fuyant en sens contraire des oies.

Ce jour-là, comme si elle avait lu un malheur dans l'œil brillant de la lune, comme si elle si elle était harcelée de folles prémonitions, si elle le pouvait elle renoncerait à ce coude d'eau, elle n'irait pas. Il est tard dans l'après-midi quand l'eau de la mer vient comme un chat qui a faim se glisser et s'enrouler autour des jambes d'une petite fille. Elle pénètre dans ses deux petites bottes blanches, dans les collants blancs elle s'y réchauffe à peine.

La petite fille avance en elle, et elle, elle entre dans la robe jusqu'au ventre chaud de la petite. Une mouette perdue ricane soudain. La petite fille tend la main : « Maman aide-moi je vais me noyer ! ». La mère sans visage se tient immobile sur la plage.

La lune pousse l'eau, l'eau pousse la petite fille, lui fait perdre pied, l'emporte, la remplit, bouche, narine, gorge, jusqu'au fond des poumons.

Blanc comme le dimanche

LA FANETTE

Bras dessus bras dessous, nous allions dans les allées du parc. Le soleil froid et sec rendait cette journée d'hiver agréable. Pas d'autres pas devant nous à emboîter, les canards sur le lac avaient choisi le sens de la ballade. Ça gazouillait pas mal au-dessus de nos têtes quand le sous-sol des trouées de métro s'agitait sans nous. On avait bien à l'horizontal le bruit des voitures se faufilant dans les branches. Mais ce n'était rien aujourd'hui. Un autre jour nous aurions eu les jambes coupées par cette marche d'urbains volontaires. Vu du ciel, nous étions semblables à quelques prisonniers dans la cour faisant les cent pas. La marche à suivre des Buttes-Chaumont est circulaire mais l'évasion est tout de même au sommet, sous le dôme. La cascade en a les bras qui tombent à l'approche des enfants qui couperont bientôt le pain en quatre à distribuer aux pigeons. Promenade main dans la main. Le romantisme de demain sera-t-il à l'image de nos jours et de ce parc, construits de toutes pièces. De là-haut nous sommes encore sociables. Toutes les expressions corporelles s'appliquent à imaginer nos pensées et rien d'autre. Elles ne mangent pas de pain. La main, elle, est seule sociale, garante de l'humain. Ça tue ça dit bonjour ça caresse ça linge nos petits anges et ça cache nos pleurs. Le souffle embué puis coupé, nous voici tout en haut pour voir la ville qu'on n'a jamais pu oublier. Et c'est beau en bleu et blanc la fumée des toits qui s'étend. De quoi faire un souhait : s'il te plait reviens Apollinaire les mains devant.

Soleil cou coupé...

BAAL

C'est sur l'bord du trottoir
En mai dernier
Que j'l'ai trouvée
Elle était bleue et noire
J'l'ai ramassée
Et j'l'ai goûtée
Un peu amère mais douce

Un peu glacée
La main coupée
Du plus p'tit jusqu'au pouce
J'l'ai appréciée
Puis partagée
Avec mon chien et ma colère
J'leur ai d'mandé
D'me consoler
C'était la main d'mon père
Qu'j'avais crevé
Et balancé

Plein de petits bouts pour les vers
J'pourrai sans doute en Enfer
Mais lui son âme est d'jà damnée
Y pourra plus jamais m'toucher.

La main coupée

AZ

coupée pausée poussée épousée repassée repausée ignorée vidée longtemps vite vidée fait vite dit vite trop vite fait trop près trop souvent ignorée la cata éclairs jadis quand encore présente regarde ici éclairs devant moi quelques centimètres loin posée pressée saccadé coloré bigarré éclairs giclé regimbé éclaboussée tel tube rouge deuxième année maternelle presse purée sur la tête d'Amédée engueulé la maîtresse attifée parmentier sans mentir à midi midi menu purée hachurée parmentier rayée concassée biseauté taillurée hurlé tailladée même forme restaurée planché bois enfourné dizaines et dizaines milliers de fois meublées rafistolées démeublées casés chassés recasés placés dé regimbés écroulé le pied aussi mais pas grave des années reposée déposée purée trépanée pané passé pesée le poisson midi hier menue au menu midi grains les pois petits chaire petits chère mes chers très chers trop chers ma chair collègue trop après posté remonté aller allez remontez on remonte liquidé on remonte liquidé on revient maintenant non avant juste avant non tenant maintenant juste avant juste on remonte on remonte si peu c'est si peu juste avant décalé recalé juste avant juste un peu avant on remonte pour recalé révisé reboulonné reboussolée boussolé révisionné le dernier juste avant comme dab quoi le bras haut le balot le milieu pend qui pend comme dab quand on sort du boulot marche dans la rue les au vent on sent le vent

on remonte
pas

Fleur d'orage

DARX LE HIBOU

Ludovic était si content de sa ferme. Cinq ans d'une lutte acharnée, contre la météo impitoyable, contre cette terre ingrate, trop dure pour le soc de la charrue, contre les factures qui s'accumulaient sur le bureau, contre le toit de l'écurie qui s'était effondré un hiver sous le poids de la neige. Après cinq ans, enfin il pouvait savourer le plaisir d'avoir achevé le premier acte de son œuvre. Car c'est bien de cela dont il s'agissait, de cette vieille mesure perdue dans les hauteurs du Dauphiné qu'il avait fallu réparer pierre par pierre, de ces parcelles dont il avait fallu relever les lauzes une à une. Et puis de cette terre qu'il avait fallu apprivoiser, cajoler, pour lui faire aimer les bêtes, pour que celles-ci à leur tour puissent offrir leur lait, leur viande et leur fourrure.

Mais ce matin, quelque chose clochait, il en aurait mis sa main à couper. D'habitude il se levait en même temps que Judith, elle prenait son service à 6h30, et ainsi ils avaient le temps de déjeuner ensemble, une façon de voler au temps qui s'enfuit quelques minutes d'intimité matinale. Mais ce matin, il ne sentait pas la

tiédeur dorée de ses flancs à côté de lui. Sa tête ébouriffée émergea alors de la couette engourdie. Une grimace se creusa sur son visage comme le froid le saisissait. Judith était là, debout, appuyée à la fenêtre. Sa petite silhouette douillette se détachait dans les ténèbres irradiées de la lumière de la route. Elle étouffa un sanglot en grelottant. Il embrassa ses lèvres bleuies et réchauffa contre lui sa main gelée. Malgré l'heure avancée, l'aube n'était toujours pas là. « Tiens ! Le réveil n'a pas sonné... Normal, le courant est coupé. »

La mer recula de plusieurs mètres en quelques mois. Ludovic allait devoir abandonner sa ferme. Judith malade à ses côtés, il avait vu son troupeau s'amaigrir. Avant que toutes les bêtes ne deviennent trop malingres, il les avait vendues aux abattoirs et n'en avait gardé que quelques unes pour lui, qu'il avait mis dans le congélateur. Ses serres étaient vides et ses alpages pelés dévoilaient leurs dessous rocaillieux. De toute façon, tout ça allait être englouti sous le galop du glacier devenu fou. Judith emmitouffée dans de multiples épaisseurs de laine toussotait à côté d'un poêle au foyer agonisant. Seuls ses yeux, cherchant l'éclat du soleil à travers les nuages noirs ayant asservi le ciel, témoignaient d'une vie au-delà de ce masque de cire. Ludovic entra dans la pièce et s'ébroua pour enlever la neige mêlée de cendres qui le recouvrait. Il ouvrit le poêle et y jeta honteusement les morceaux de bois qui avaient dû, quelques minutes auparavant, être un berceau. Il leva douloureusement les yeux vers elle ; Judith acquiesça, puis elle regarda vivement dehors pour qu'il ne vit pas ses larmes couler sur son visage poussiéreux.

Affaire classée, avec fracas et pertes

FRÉDO LAGACHE

A Lire en écoutant « The National Anthem » (Radiohead)

Lorsque tu découvriras ces mots, ils m'auront arrêté, tué (?), les chiens ! 20 minutes que j'attends dans ce couac pourri, blessé à mort, je saigne comme un cochon, à les attendre... L'appât attend ses bourreaux, je suis une bête prête à abattre, l'horreur a donc un nom puisque je l'ai vue. Ils sont venus me chercher tôt ce matin. À l'aurore, une personne s'est présentée à moi, elle avait ton visage, et je l'ai donc suivie sans me soucier de ce qui pouvait en découler. Je lui faisais confiance. Si, c'est vrai, elle te ressemblait, elle avait ta voix, tes yeux, la même cicatrice à la main droite... Je me suis éveillé, je « t' » ai regardé, « tu » m'as souri, « tu » m'as dit de te suivre, là-bas, sur le mont de Supplice, faire l'amour encore une fois tous les deux... Comme avant. Tu savais bien que j'en crevais d'envie, des mois que j'en crève de ton corps, de te toucher, de t'aimer. Les premiers rayons de soleil envahissaient la Ville, l'odeur de ton corps me parvenait par effluves, sur le bitume de l'été, encore chaud de l'enfer de la veille. Tu m'as souri à nouveau, et nous étions seuls au monde. La Ville a disparu, pour laisser place au mont de Supplice. Là, il ne restait que nous deux. Et notre désir. J'ai murmuré un nom : « Mermaid ». À présent, je ne me souviens plus que de nos ébats, de deux corps engagés dans une lutte amoureuse, de ta chair contre la mienne, du désir d'amour à mort, là-bas, sur le mont de Supplice. Je ne désirais plus que toi, de te noyer de plaisir et de caresses, de réussir à « contempler ma propre mort à travers tes yeux ».

Mais ton chant s'est tu précipitamment, sans prévenir. Pourquoi t'es-tu arraché à moi ??? « Tu » m'as regardé, et ce n'était plus toi, je ne sais pas pourquoi, mais ce n'était plus toi. Je me souviens que tu as ri, même tes yeux riaient. Pourquoi est-ce que « tu » as ri ? Face à moi, il n'y avait plus qu'une étrangère, une Autre que toi. Mais qui es-tu ?

La suite est très vague, je crois revoir un corps, en sang, par terre, (le tien ?), par flash, et puis tout ce sang sur ma main... TOUT CE SANG !!! Mais tout cela est-il vrai ? Est-ce que c'était réel ? Dieu, j'ai si mal à la tête ! Ça fait 20 minutes que je suis là à les attendre, dans ce couac pourri, de la fenêtre je vois la neige tombée dans la

Rue D'Or. Depuis cet instant, tout n'est plus que noir et blanc autour de moi. Je sens le froid mortel m'envahir. Putain de bras gauche qui saigne !! Tu sais bien que je ne ferais pas de mal à une mouche. Surtout pas à toi. Toi, que j'aime tellement... Je te sens de partout en moi, lorsque je ferme les yeux, je ne cesse de voir ton visage tel un fantôme, ne cessant de me poursuivre. Je vois si bien ton visage, tes yeux. Est-ce que tu veux me dire quelque chose ? Je n'ai qu'à fermer les yeux pour t'entendre. Au secours, suis-je devenu fou ???

J'ai mis fin à notre amour je crois. Non, j'ai voulu l'emporter avec moi, le voler. Je me suis décidé à m'arracher la main, le mal doit être éradiqué dès la racine... Toute faute doit être châtiée, et il faut savoir se rendre justice quelquefois. C'est décidé, je ne ferai plus de mal à qui que ce soit. Je serai sage désormais, si sage. J'ai compris. Mais je sais qu'il y a toujours un prix à payer ici. Même quand tu crois que tout est fini. Le monde ne laisse jamais tranquille ceux qui demandent un peu de paix, et les Hommes auront tôt fait de me retrouver. En attendant la justice des Hommes, ces enculés, je tiens encore à t'écrire ces mots, à te dire que je t'ai pardonné pour tout le mal que « tu » m'as fait. Je ne t'en veux pas... Je voulais aussi te dire que la douleur du membre manquant, je ne l'appivoiserais jamais, puisque toute perte est irremplaçable. Combien j'en jouis de cette douleur !!!... puisqu'elle n'appartient qu'à moi. Comme le manque de toi.

Recette bretonne

LA SOUCHE

Tranche au gré des forces
Saltimbanque camé aux émotions
En hiver comme en cadence
Les gammes ingrates d'une partition
Nulle trace sans équivoque c'est une fille aux joues bien émaciées
Faites revenir le tout dans une cuvette propre
Je me servirai le premier.

Vertigo anus horribilis
Les chenilles en décomposition manuel de largage
A l'argus comme en cent j'en aurai pour mon compte
Monsieur mange les croûtes sans en faire l'étalage.

À l'extrême ils mazoutent en limier innocent
Banquises plates, héros de chair
Ils disent qu'ils sont fatigués
Mais la mer, c'est couru d'avance
Elle sait pas garder ses petits.

Alors tranche, catin, aux poignets raccourcis
J'en voulais au matin de m'avoir épargné
les lubies d'un faussaire
aux effluves décatés.

À reculons, en bandoulière
Passer la route la bouche pleine de bigorneaux
Matière à rire enflure des côtes
Rixe de bruine en échange d'une étreinte.

Moteur coupé en fines lamelles
Roue libre sous les canicules du son,
Je suis preneur, imitant les phlébites,
tout finit par grossir au soleil.

Alors tranche, ma fille, aux abois de Vincennes
Détesse en feu, chevalières alanguies
Enroulades de farine, pièce montée en enfer
Je m'accomplis à la nuit, elle seule déshérite mes travers.